

KERENSKY L'EMPORTE A L'ASSEMBLÉE DE PETROGRAD

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.515. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

Judi
4
OCTOBRE
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Engbien, Paris
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 1500
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 5744 et 5745
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

L'INTERROGATOIRE DE BOLO PACHA

M. Bouchardon s'est rendu hier à la prison de Fresnes
Il a interrogé Bolo pacha en présence de M^e Jacques Bonzon



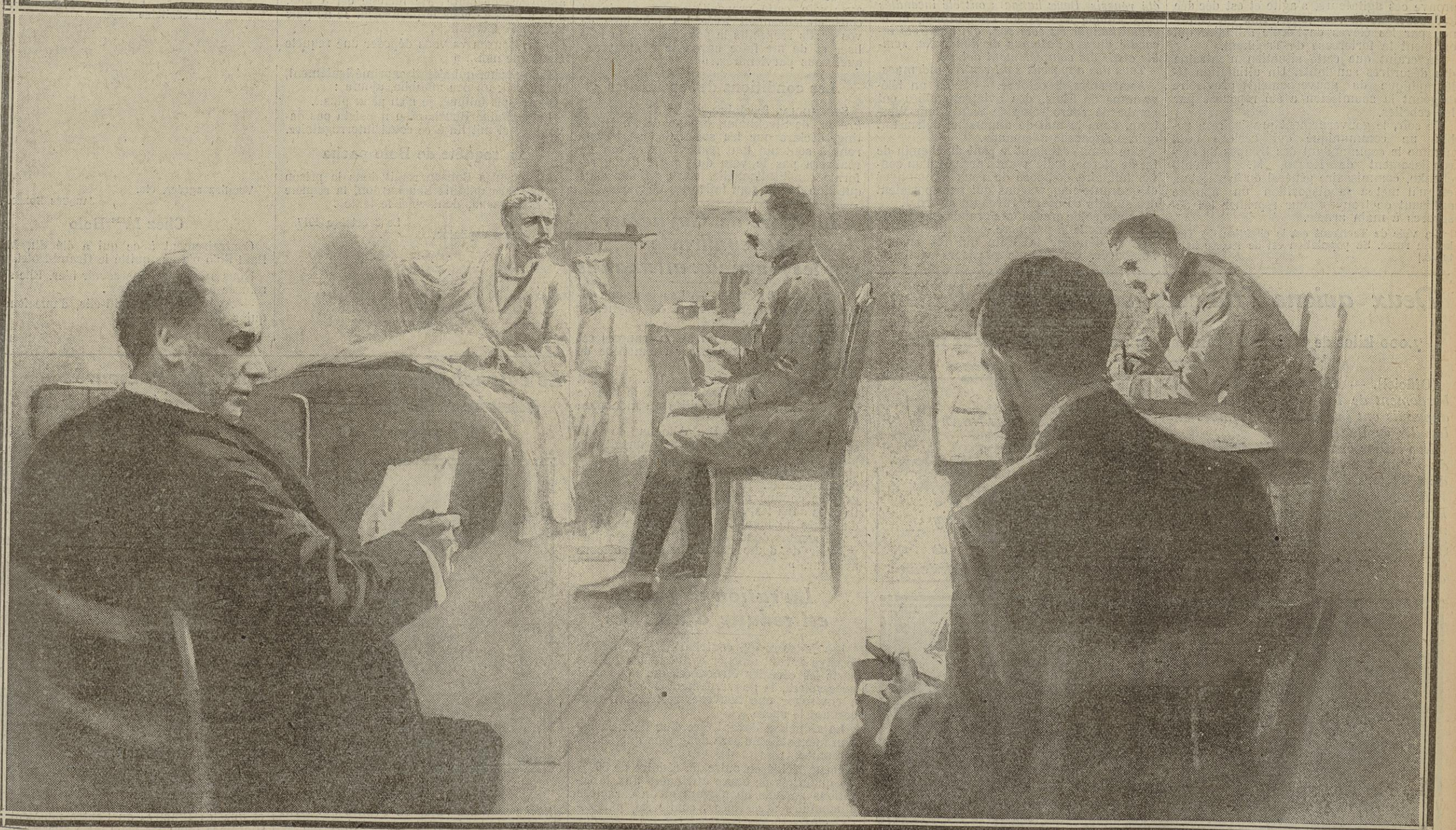
M^e JACQUES BONZON ARRIVE A FRESNES
AVEC SON SECRÉTAIRE, M^e PAUL REYNOARD



LES DEUX AVOCATS PENÈTRENT
DANS LA COUR DE L'INFIRMERIE



LE CAPITAINE BOUCHARDON QUITTE FRESNES
AVEC SON GREFFIER, LE SERGENT GUILLAUME



BOLO PACHA INTERROGÉ DANS SON LIT. — DE GAUCHE A DROITE : M^e BONZON, LE CAPITAINE BOUCHARDON, M^e REYNOARD ET LE GREFFIER GUILLAUME
Le capitaine Bouchardon, accompagné de son greffier, le sergent Guillaume, est arrivé à la prison de Fresnes, hier à 14 h. 45. Il y avait été devancé par M^e Jacques Bonzon et le secrétaire de celui-ci, M^e Paul Reynoard. L'interrogatoire dura à peine une demi-heure. A 15 h. 25, le capitaine Bouchardon quittait la prison, après s'être entretenu avec le directeur. Bolo pacha a été interrogé dans la cellule qu'il occupe à l'infirmerie de la prison. Son état ne lui avait pas permis de quitter son lit. Ajoutons que Bolo pacha, depuis plus d'un mois, a laissé pousser sa barbe. Il portait la fameuse chemise de soie dont la presse a entretenu le public, une chemise-kimono ouverte sur un gilet de flanelle.

KERENSKY L'EMPORTE A PETROGRAD

Par 766 voix contre 688, l'Assemblée démocratique s'est prononcée pour un ministère de coalition.

En plus de cette majorité, Kerensky a pour lui l'approbation du pays.

M. Kerensky est sorti victorieux de la conférence démocratique que le Soviet de Petrograd avait convoquée dans le dessein de le renverser et de donner le pouvoir à Tchernoï et aux maximalistes. Par 766 voix contre 688, la conférence a approuvé l'idée d'un ministère de coalition, idée soutenue par M. Kerensky.

On le sentait d'ailleurs sûr du succès, puisque, avant même que le vote fût connu, la liste de ses futurs collaborateurs circulait à Petrograd. Bien entendu, M. Kerensky n'a pas encore eu le temps de choisir définitivement les titulaires des portefeuilles. Les noms qui ont été publiés sont ceux des ministres, mais les nominations sont imminentes.

Le fait que M. Kerensky se propose de faire appel à des modérés, à des libéraux et à de grands patrons est la meilleure preuve de l'échec des maximalistes. Le jeune dictateur semble même avoir acquis à sa cause une fraction dissidente du parti cadet qui a rompu avec lui avec éclat.

Ce qui a permis à M. Kerensky de triompher de ses adversaires d'extrême-gauche, c'est surtout le mouvement d'opinion qui s'est manifesté en province. Sa majorité, assez faible, à la vérité, de la conférence démocratique, est singulièrement renforcée par l'approbation des autres villes où le sentiment est monté contre Petrograd.

Il se passe en ce moment en Russie quelque chose qui ressemble à la situation de la France en 1871, lorsque la Commune de Paris se trouvait presque entièrement isolée dans le pays. A Moscou, en particulier, il y a eu des manifestations contre le Soviet de Petrograd accusé de « confisquer la révolution ». Cet état d'esprit viendra en aide à l'entreprise de régénération de M. Kerensky.

Ce n'est pas qu'il ne reste des ombres noires au tableau. Lenine est très probablement rentré en Russie. La révolte de Tachkent montre qu'il subsiste des foyers d'insurrection et que plus d'une surprise est encore possible. Mais, enfin, une nouvelle et difficile étape se trouve franchie. — J. B.

PETROGRAD, 1^{er} octobre. — Selon un télégramme de Tachkent, un groupe d'agitateurs politiques se sont proclamés, à l'issue d'un meeting : « Comité révolutionnaire ». Ils se sont emparés du pouvoir dans la ville et ont attiré de leur côté les éléments de deux régiments locaux. Ils ont déclaré en outre qu'ils ne reconnaissent plus le gouvernement provisoire.

La population musulmane, qui désapprouve ces agitateurs, s'agit et est décidée à opposer de la résistance. Elle est soutenue par les élèves de l'école militaire qui occupent la forteresse de Tachkent. On craint que cette situation n'entraîne des désordres sanglants. Un ultimatum télégraphique du gouvernement provisoire exigeant la soumission a été repoussé par les rebelles.

Ce soir, le gouvernement provisoire a publié un communiqué qui déclare qu'il nomme le commandant des troupes de l'arrondissement de Kazan, M. Korovnitzenko, commissaire général du Turkestan, et qu'il met à sa disposition un nombre suffisant de troupes pour réprimer les désordres à main armée.

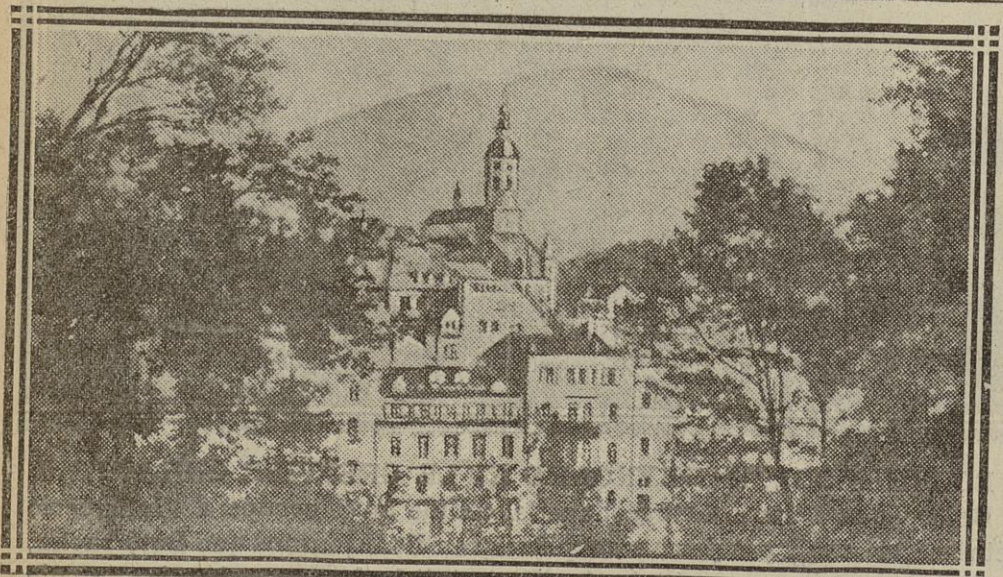
[La ville de Tachkent est le chef-lieu du Turkestan russe. Sa population est de 100,000 habitants.]

Deux avions français bombardent Baden

7.000 kilos de projectiles sont lancés au cours de nombreux raids.

(Officiel). — En représailles du bombardement de Bar-le-Duc, deux de nos appareils ont jeté plusieurs bombes sur la ville de Baden.

Nos avions ont bombardé, dans la nuit du 1^{er} au 2 octobre et dans la journée du 2, la gare de Fribourg, les usines de Volklinger et d'Hofondach, les gares de Brieule, Longuyon, Metz-Woippy, Arnaville, Mézières-lès-Metz, Thionville, Sarrebourg; 7.000 kilos de projectiles ont été lancés au cours de ces diverses expéditions.



VUE DE BADEN

L'ANGLETERRE BIEN RÉSOLUE A SE VENGER

« Nous rendrons avec usure aux Allemands le mal qu'ils nous font », a déclaré M. Lloyd George.

Nouveau raid de représailles français: nos avions bombardent Baden.

LONDRES, 3 octobre. — « Nous leur rendrons avec usure le mal qu'ils nous font », telles furent les paroles jetées, hier matin, par M. Lloyd George aux habitants d'une pauvre ruelle du sud-ouest de Londres, démolie et dévastée par les bombes allemandes. Et la présence du maréchal French accentua la gravité de ces paroles, prononcées au milieu d'une scène de désolation et telle que Londres n'en a jamais vu d'aussi tragique.

Le président du Conseil et lord French parcoururent jusqu'à neuf heures du matin le quartier ainsi éprouvé. L'indignation de M. Lloyd George éclata, lorsqu'il arriva devant la maison sur le seuil de laquelle quatre enfants avaient été tués, et d'où une femme et ses enfants avaient été retirés de sous un monceau de débris.

La foule vint rassemblée autour des deux visiteurs acclama M. Lloyd George promettant de sévères représailles.

La presse de Londres annonce que le premier ministre fera prochainement une déclaration sur la guerre aérienne. Cette nouvelle est accueillie avec la plus grande satisfaction.

Depuis longtemps déjà une partie de la presse demandait des représailles. D'autres journaux faisaient remarquer que les opérations actuelles en France demandaient tous les appareils dont on pouvait disposer et faisaient ressortir les difficultés de raids à longue distance des bases britanniques.

L'unanimité semble maintenant réalisée. Les pertes causées par les raids allemands en neuf mois

LONDRES, 3 octobre. — La presse publie un tableau comparatif, provenant d'une source officielle, du nombre des victimes des accidents de la rue et des victimes des raids aériens ennemis, du 1^{er} janvier au 30 septembre 1917.

Pendant ces neuf mois, 487 personnes ont été tuées et 14.104 blessées par des accidents survenus dans les rues de la zone métropolitaine, chiffres sensiblement inférieurs à la normale à cause de la réduction de la circulation, tandis que les raids ennemis n'ont fait que 191 victimes tuées et 749 blessées.

Dans ce dernier chiffre sont comprises un grand nombre de personnes simplement contusionnées.

Un raid efficace anglais sur Zeebrugge

LONDRES, 3 octobre. — Officiel. — Nos avions ont bombardé, dans la nuit du 30, l'aérodrome de Saint-Denis-Westrem. Les bombes sont tombées au milieu des hangars et en ont incendié un du côté sud. Les flammes étaient visibles à près de 50 kilomètres à la ronde.

Les écluses de Zeebrugge ont été également bombardées. L'aérodrome de Saint-Denis-Westrem a été de nouveau bombardé dans la journée du 1^{er} octobre. Plusieurs coups directs ont été réussis. Deux hangars ont été incendiés vers l'angle sud-est de l'aérodrome, et le grand hangar du côté sud, qui avait été incendié durant l'attaque de dimanche, semble avoir été complètement détruit.

Tous nos appareils sont rentrés indemnes. Amsterdam, 2 octobre. — Selon un télégramme de Sluis, des aviateurs alliés ont bombardé l'aérodrome de Saint-Denis-Westrem, dans la nuit de dimanche, détruisant quinze appareils allemands.

Une bombe atteignit le pont du chemin de fer de Meppe, juste avant l'arrivée d'un convoi militaire composé de deux locomotives et quarante-cinq wagons qui transportaient des soldats en congé, revenant au front.

Le projectile creusa une grande excavation dans laquelle la première locomotive tomba, faisant dérailler le train qui fut ensuite bombardé. On compte plusieurs victimes.

GUSTAVE V EST NEUTRE AVANT TOUT

Il préconise la formation d'un cabinet d'union où tous les partis seraient représentés.

Mais M. Branting n'acceptera qu'un gouvernement réformateur.

STOCKHOLM, 2 octobre. — Le roi a reçu cet après-midi les chefs des trois grands partis du Riksdag : MM. Trygger et Lindman, du parti de la droite ; Eden et Qvarnström, du parti libéral ; Branting et Thorson, du parti socialiste.

Il leur a dit : — Depuis le commencement de la guerre mondiale, ma politique a toujours visé à tenir notre patrie en dehors du conflit, et, tout en sauvegardant notre entière indépendance, à suivre une neutralité strictement impartiale.

« Mais nos difficultés vont en augmentant chaque jour. La plus grande prudence est nécessaire pour que nous puissions conserver la position que nous avons adoptée une fois pour toutes.

« Les membres du conseil ayant, pour des raisons de politique intérieure, jugé nécessaire de donner leur démission, il m'a semblé également impossible pour tous les partis politiques d'examiner comment on pourrait arriver à une solution plus favorable aux intérêts du pays.

« Personnellement, j'ai la ferme conviction que le mieux serait de constituer si possible un ministère formé de représentants de toutes les fractions politiques importantes, comme cela a été fait dans plusieurs autres pays ; ministère qui, par sa composition même, marquerait nettement devant son propre pays aussi bien que vis-à-vis de l'étranger, l'unanimité avec laquelle le peuple suédois a accepté la politique de neutralité qu'il a poursuivie jusqu'à ce jour.

« J'aime à croire qu'un tel ministère serait



GUSTAVE V DE SUÈDE

apte à empêcher les divisions intérieures et à exercer pendant la crise actuelle une action calmante sur les esprits dans le pays. Ma conviction est que ce serait la meilleure voie, la plus sûre, pour pouvoir piloter le navire de l'Etat à travers les grands écueils et les difficultés qui nous entourent.

« Je vous prie instamment de considérer avec soin cette proposition en examinant consciencieusement avec les membres de vos partis respectifs la possibilité de la réaliser et de me faire savoir le résultat auquel vous parviendrez. »

Les conditions des socialistes

STOCKHOLM, 3 octobre. — Le Social-Demokraten, de Stockholm, organe de M. Branting, déclare que les socialistes se refusent à soutenir tout gouvernement qui ne réalisera pas le vœu du peuple d'une réforme constitutionnelle, car c'est sur cette question que se sont faites les élections.

La mort de Guynemer est confirmée par les journaux allemands

LAUSANNE, 3 octobre. — Les journaux allemands annoncent la mort de Guynemer en ces termes :

« Le 11 septembre, un avion français est tombé à quelque distance du cimetière de Poelcappelle.

« Le sous-officier allemand B... se rendit aussitôt, avec deux hommes, sur le lieu de la catastrophe. Une des ailes du monoplan était brisée.

« Le sous-officier B... détacha de son siège le pilote, qui était mort. Il portait une plaie à la tête. Il avait une jambe et une épaule brisées. Néanmoins, son visage était reconnaissable. Il ressemblait à la photographie connue de Guynemer. Les papiers trouvés dans les vêtements du pilote étaient d'ailleurs au nom de Georges Guynemer.

« Il semble donc bien qu'il ne puisse plus y avoir de doute sur la mort du célèbre aviateur. »

La ration de sucre est réduite d'un tiers

Les bateaux qui contribuent à ravitailler le pays devant amener avant tout dans nos ports les céréales étrangères qui nous sont nécessaires, le gouvernement a été conduit à envisager une nouvelle restriction concernant le sucre.

La réduction devant être d'un tiers, la ration mensuelle ne sera donc plus que de 500 grammes.

On a décidé en outre de réduire de 50 % les quantités de sucre attribuées aux fabrications de luxe ou n'ayant qu'un caractère alimentaire accessoire : confiserie, pâtisserie, etc.

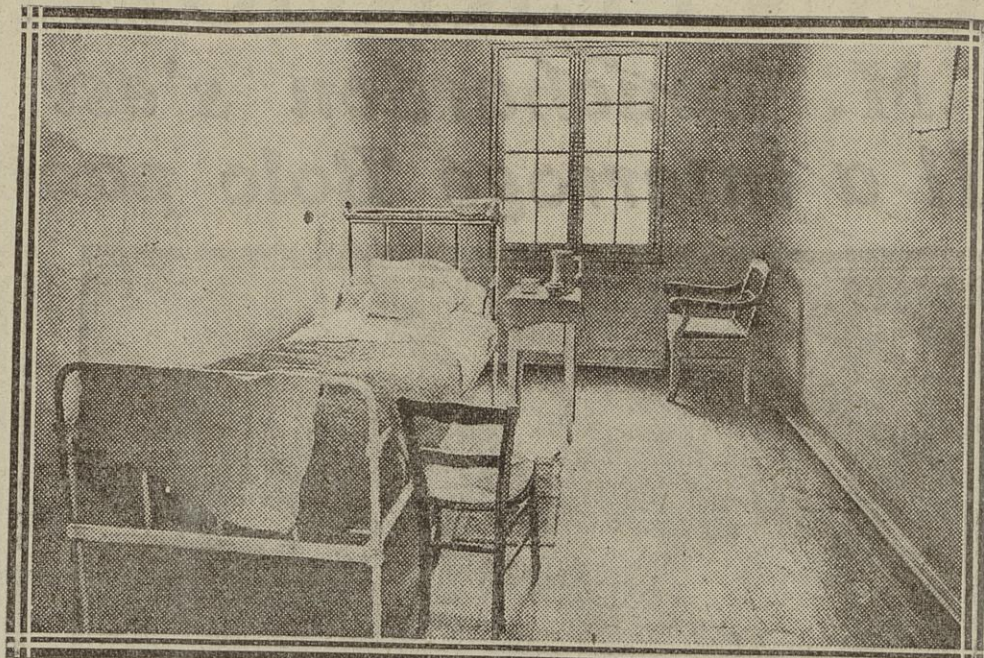
Pour la mise en pratique de ce nouveau rationnement, les coupons d'octobre serviront à la consommation jusqu'au 15 novembre, ceux de novembre jusqu'au 31 décembre, les coupons de ce dernier mois étant simplement annulés.

Il n'est rien changé aux quantités supplémentaires prévues pour les enfants et les malades.

BOLO NÉGLIGE SA DÉFENSE POUR SE FAIRE ACCUSATEUR

Il met en cause, Son défenseur

Ce que contiennent les cablogrammes envoyés de Washington par notre ambassadeur M. Jusserand



LA CELLULE DE BOLO PACHA A L'INFIRMERIE DE FRESNES

Le capitaine Bouchardon, accompagné du sergent Guillaume, son greffier, s'est rendu, hier après-midi, à la prison de Fresnes pour procéder à l'interrogatoire de Bolo pacha, en présence de M^{rs} Jacques Bonzon et de M^{rs} Paul Reynoard, son secrétaire.

L'interrogatoire fut très court. Arrivé à 2 h. 45, le capitaine rapporteur quittait la prison à 3 h. 25, après s'être entretenu quelques instants avec le directeur.

Le capitaine Bouchardon, lorsqu'il fut mis en présence de Bolo pacha, demanda à l'inculpé :

« Vous nous avez fait exprimer par le directeur de la prison le désir d'être interrogé le plus tôt possible. Aussitôt l'accomplissement des formalités légales, nous nous sommes rendu à votre appel, et sommes prêt à recevoir vos nouvelles explications.

« Je proteste de toutes mes forces, répondit Bolo pacha, contre l'accusation qu'on porte contre moi, et contre laquelle tous mes actes protestent.

« Faire de moi un traître, moi qui... moi qui étais l'ami de toute la vie, le mis le diu, du

« Je parlerai plus tard de l'affaire des bons Columbia, mais j'ai quelque chose de plus pressé à dire : c'est contre mon « dévoué » à qui m'a mis dans

Il en existe des preuves entre les mains de M^{rs} Bonzon, à qui je les ai remises au moment où je croyais mourir ; il vous les apportera de suite. Ma fortune est à moi, bien à moi, je vous le prouverai. Je ne puis témoigner davantage.

« M^{rs} Bonzon va vous déposer une requête signée de moi... »

Bolo pacha, qui s'était exprimé lentement, d'une voix un peu affaiblie, ajouta : — Je suis fatigué, je n'en peux plus...

Le capitaine Bouchardon n'insista pas davantage et mit fin à ce court interrogatoire.

La requête de Bolo pacha

M^{rs} Jacques Bonzon remit dans la prison même, au capitaine Bouchardon, la requête de Bolo pacha, dont voici le texte :

Mon capitaine, Le 3 octobre 1917.

Le colonel Ignatief attaché militaire russe est promu général



LE COLONEL IGNATIEF

attaché militaire russe en France qui vient d'être promu au grade de général par le gouvernement provisoire russe, pour services rendus au ravitaillement de l'armée russe, et qui conserve ses fonctions d'attaché militaire en France.

SITUATIONS Brochure envoyée franco PIERRE, 53, rue de Rivoli, Paris

Puis, de la main même de Bolo pacha, la requête se termine par ces mots : « Je signe cette lettre. Epuisé, je n'ai pu que la dicter à M^{rs} Bonzon. »

PAUL BOLO.

Le capitaine rapporteur a immédiatement coté ce document qu'il a joint au dossier

M^{rs} Bonzon chez le capitaine Bouchardon

M^{rs} Jacques Bonzon, aussitôt qu'il fut de retour à Paris, se rendit au cabinet du capitaine Bouchardon et lui remit les deux lettres suivantes :

Paris, ce 3 octobre 1917.

Mon capitaine,

Veuillez agréer, etc.

JACQUES BONZON

Paris, ce 3 octobre 1917.

Mon capitaine,

Veuillez agréer, etc.

JACQUES BONZON.

Chez M^{rs} Bolo

Contrairement à ce qui a été dit, M^{rs} Paul Bolo n'a pas quitté le Grand-Hôtel.

Nous avons pu l'apercevoir hier. Elle s'est refusée à toute interview.

Ayez pitié, nous dit-elle, d'une femme qui souffre.

Hier, M. Poincaré a décoré, à Lorient, les héros du « Kléber »

Le président de la République, accompagné de M. Chaumet, ministre de la Marine, s'est rendu hier à Lorient, où il a remis la croix de la Légion d'honneur au maître d'équipage Monnier, de la goélette Kléber, et des médailles militaires à plusieurs matelots.

A l'occasion de cette cérémonie, il a félicité l'armée navale et la marine de commerce.

Nous extrayons de ce discours le passage suivant :

« Combien de fois n'ai-je pas regretté de ne pas trouver facilement l'occasion d'offrir à notre armée navale et à notre marine de commerce le tribut d'hommages qu'elles n'ont cessé de mériter !

« Si j'ai envoyé de loin à nos escadres les félicitations de la France et de ses alliés ; si j'ai vu à l'œuvre, dans les dunes de Belgique, l'héroïque phalange des fusiliers marins, j'ai eu la tristesse de n'avoir pas, depuis le début des hostilités, partagé la vie de nos équipages. Le dernier souvenir que m'a laissé la fréquentation de nos marins remonte à la veille de la guerre. J'étais sur la Baltique, à bord d'un cuirassé, lorsque l'Autriche remettait son ultimatum à la Serbie et que les Empires du Centre nous faisaient les suprêmes intrigues pour faire avorter, dans les chancelleries européennes, tous les efforts de conciliation. Aux vagues échos que la télégraphie sans fil nous apportait de la terre, j'ai senti, en ces heures mortelles, vibrer le cœur des officiers et des matelots. Depuis lors, l'espace nous a séparés ; mais ma pensée est restée constamment auprès d'eux. »

LA COURONNE SUR LA NAPPE

PAR GEORGES DOCQUOIS

On lui avait dit :
— A la pension Schweister, il y a moyen de manger loyalement.

Il n'était pas gourmand, certes ; mais le désir de manger loyalement était en lui.

Il n'y a rien de répréhensible dans la recherche d'aliments de bon aloi, tandis qu'il est honteux d'engouffrer, sans y prendre garde, des nourritures suspectes. Les fumées qui montent de l'estomac doivent embaumer le cerveau, non l'empoisonner. Une pénible digestion gâte la faculté de déduire.

Au surplus, je ne crois pas qu'il se fût dit tout cela. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, s'il se fût dit, il se le serait dit moins platement. Car c'était un homme à ne pas s'exprimer comme le commun des mortels : il avait, coutumièrement, des façons de penser que les premiers ne pouvaient pénétrer.

Les familles de la pension Schweister ne le pénétrèrent point du tout. C'est qu'il ne leur en donnait point l'occasion : il ne leur soufflait jamais mot.

S'il leur eût adressé la parole, peut-être l'eussent-ils compris...

Je dis "peut-être", et c'est pure hypocrisie ; car je suis assuré que non. De telles gens, en définitive, n'étaient point faits pour mesurer un tel homme.

Et puis n'est-il pas établi que, dès qu'il parut pour la première fois à table, les familles de la pension Schweister l'eurent — oserai-je dire — dans le nez ?

Qu'est-ce que celui-là ? songèrent-ils.

C'était le jour du porc aux pruneaux ; et, à pareil jour (il importe peu de spécifier quel était, mais il n'est pas sans intérêt de noter que ce jour revenait régulièrement chaque semaine), ils se sentaient une plus forte, une plus joviale aptitude à la vie, à cause du porc et des pruneaux associés. Et voici que l'arrivée inopinée de cet intrus leur rendait, soudain, le jour tout ensemble et le porc aux pruneaux quasiment détestables.

Le plat n'en revint pas moins vide à la cuisine, toutefois.

Le nouveau commensal en avait pris sa part. Rien ne me permet d'affirmer s'il s'en était régalé, ni de déterminer s'il avait estimé loyal ce mariage de la prune sèche avec le cochon. Et je ne suis pas plus en état de vous livrer son verdict sur le poulet à la gelée de groseille que, le lendemain, on leur servit, à lui et à ces messieurs.

Mais quels étaient donc ces messieurs ? C'étaient quelques-uns des plus brillants officiers de la garnison de Francfort-sur-le-Mein.

Tous "hautement nés", cela va de soi ; émanations quintessenciées de la plus avérée aristocratie militaire prussienne. Et je vous tracerais ici leurs noms avec leurs titres, si cela était de la plus petite utilité ; mais cela n'en est d'aucune.

La gêne causée par l'inconcevable présence de ce civil énigmatique dans la cuisine, d'ailleurs. Bien qu'ils restassent, obscurément, troublés par l'ascendant qu'exerçait sur eux cet être aux yeux clairs, aux favoris blancs, aux favoris argentés, au front puissant, aux yeux qui, parfois, faisaient peur, au nez d'aigle, à la noble bouche, constamment muette, ces messieurs avaient repris leurs propos d'habitude, leurs joutes et vasesuses plaisanteries de toujours. Mais leur ton, leur libre ton, tout de même, n'y était plus. On eût dit qu'ils y mettaient, maintenant, moins de naturel que de braguette.

L'identité du fâcheux les préoccupait. Ils n'en laissaient rien paraître. Voyez qu'ils n'eussent pas daigné s'enquérir de ses tenants et aboutissants auprès de la veuve Schweister : de si sublimes personnages ne s'abaissent point à questionner. Le "pékin" eût été de la sorte vulgaire, ils l'eussent tout de suite chassé de leur salle, ignominieusement. Sans savoir pourquoi, ils n'avaient osé rien entreprendre contre celui-ci. Mais ils l'épiaient avec assiduité.

C'est ainsi que, le dixième jour, ils le virent fort bien, avant le potage, tirer, de son gousset une pièce d'or, qui était une couronne double. Il posa la couronne sur la nappe, à sa gauche. Durant tout le repas, il parut plus attentif.

Le café bu, il reprit la pièce d'or et la remit en poche, avec un geste d'évidente déception. Ce manège dura plus d'un mois.

A la fin, ces messieurs crevaient de curiosité, n'en pouvant plus.

Et l'un d'eux, avec le tacite encouragement des autres, se décida.

— Monsieur, hasarda-t-il (et sans rien de la fameuse morgue outragante que l'on sait, mais, en vérité, presque timidement), est-il très indiscret de vous demander pour quelle raison vous mettez, chaque jour, cette couronne sur la table ?

Posément, le quidam étrange répondit :
— C'est, messieurs, que je compte vous offrir une bouteille de bon champagne, s'il vous avait été, rien qu'un instant, possible de vous entretenir d'autre chose que d'adultère, de stupre, de galons et de sang.

Il se leva, drapé dans sa redingote à jupe large et à collet montant, sa serotine tête légèrement soulevée par le triple tour de la cravate en batiste.

Et il ajouta :
— Mais je vois bien qu'il me faut renoncer au plaisir de boire avec vous de cet illustre vin de France.

Il dit ; et, plein d'une majesté sans appareil, il sortit...

C'était Schopenhauer.

Georges DOCQUOIS.

Le président Argentin hostile à la rupture avec l'Allemagne

BUENOS-AIRES, 3 octobre (dépeche particulière). — Il y a ici, depuis quelques jours, un retour offensif de la part des adversaires de la rupture avec l'Allemagne.

Le président Irigoyen, qui reste toujours partisan décidé de la neutralité, est appuyé de deux côtés bien différents. D'une part le bureau socialiste a blâmé ceux des députés du parti qui ont voté la rupture. D'autre part, le haut clergé, qui a des tendances germanophiles, se met de tout son pouvoir en travers du mouvement d'intervention.

Le président Irigoyen, qui est très accessible par ses sentiments aux influences religieuses et qui, au point de vue politique et social, est très rapproché des socialistes, se trouve confirmé par ce double concours dans son idée de maintenir à tout prix les relations avec l'Allemagne.

5 HEURES DU MATIN

L'ASSEMBLÉE DÉMOCRATIQUE DE PETROGRAD EST REVENUE SUR SES DÉCISIONS

Par 813 voix contre 180, elle repousse l'idée du ministère de coalition.

PETROGRAD, 3 octobre. — Après s'être prononcée pour la coalition, la conférence démocratique a adopté ensuite des résolutions s'opposant :

1° A la coalition avec les éléments bourgeois qui se sont compromis dans le mouvement Kornilof ;

2° A la coalition avec le parti entier des cadets.

La situation créée ainsi par la contradiction des principes formulés a provoqué de vifs débats.

Finalement, par 813 voix contre 180, la conférence s'est prononcée contre l'idée même de la coalition. — (Havas.)

Le Soviet contre le gouvernement de coalition

PETROGRAD, 3 octobre. — Le comité exécutif du Soviet, après cinq heures de délibération, s'est prononcé par 91 contre 86 contre la transmission du pouvoir aux Soviets et par 127 contre 47 contre le gouvernement de coalition avec les partis bourgeois. — (Havas.)

Des espions allemands sont arrêtés à Petrograd

PETROGRAD, 3 octobre. — Des arrestations ont été opérées dans la nuit du 27 septembre parmi les étrangers habitant Petrograd.

Les individus arrêtés faisaient partie d'une grande organisation d'espionnage qui se cachait derrière une entreprise commerciale.

Des perquisitions ont eu lieu dans plusieurs bureaux de commerce. L'enquête n'en est encore qu'à ses débuts.

Nombre d'arrestations ont été opérées à l'hôtel Regina.

Parmi les prisonniers se trouvent la baronne Abramson, Kramm, Bruno et le négociant norvégien Bruns.

Une correspondance en plusieurs langues a été saisie.

Les journaux ont publié quelques indications sur la façon de travailler de cette bande.

Ces espions ont réussi à prendre des clichés des installations et des fabrications travaillant pour la défense nationale. Plusieurs fois, certains d'entre eux ont été remarqués rôdant autour des principaux dépôts d'explosifs. Se faisant passer pour des agents de l'autorité, quelques-uns ont pu s'introduire dans des administrations militaires et ont entamé des pourparlers à l'effet d'obtenir des renseignements sur les besoins les plus urgents de l'armée en approvisionnements et en matériel de guerre.

Près de 13 milliards d'impôts de guerre aux Etats-Unis

WASHINGTON, 3 octobre. — La Chambre a adopté à mains levées la loi des impôts de guerre avec un chiffre de 2 milliards 575 millions de dollars.

Le Sénat a adopté également la loi à mains levées. (Havas.)

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — A l'est de Reims, nos batteries ont efficacement contre-battu l'artillerie ennemie et fait avorter une attaque en préparation dans les tranchées adverses.

A l'ouest de Navarin, nos détachements ont pénétré dans les lignes ennemies, fait sauter plusieurs abris et ramené des prisonniers. Une autre incursion dans la région du Casque nous a donné de bons résultats.

Sur le front de Verdun, la nuit a été marquée par une violente lutte d'artillerie sur les deux rives de la Meuse, particulièrement dans la région au nord de la cote 344, où ont eu lieu de vifs engagements de patrouilles.

Nuit calme partout ailleurs.

23 HEURES. — Journée relativement calme, marquée seulement par des actions d'artillerie au nord de l'Aisne et sur les deux rives de la Meuse.

Front britannique

13 HEURES. — Aucun événement important à signaler, en dehors de l'activité des deux artilleries au cours de la nuit à l'est d'Ypres.

22 HEURES. — A la suite d'un violent bombardement dirigé un peu avant le jour contre nos positions entre Tower-Hamlet et le bois du Polygone, l'infanterie allemande a tenté de se porter en avant.

Prise sous le feu de notre artillerie, l'attaque fut presque partout brisée avant d'avoir pu atteindre nos lignes. Dans le secteur immédiatement au nord de la route de Menin, quelques éléments ennemis qui avaient réussi à franchir notre barrage, furent entièrement rejetés par notre infanterie. Nos positions ont été intégralement maintenues.

Grande activité des deux artilleries au cours de la journée à l'est d'Ypres.

Hier, malgré le temps encore brumeux, nos appareils d'artillerie et de photographie ont pu faire beaucoup de bon travail. Quelques-uns de nos clichés montrent les dégâts occasionnés par nos bombardements aériens. Environ huit tonnes de projectiles ont été jetées sur divers objectifs.

Des résultats ont été constatés dans trois aérodromes de la région de Courtrai et dans un quatrième près de Cambrai. Des baraquements et des dépôts des environs de Douai et des voies de garage à Roulers ont été atteints avec succès.

Les avions ennemis, tout en évitant généralement nos avions de combat, attaquaient avec vigueur ceux de nos appareils de bombardement qu'ils rencontraient assez avant dans nos lignes.

SIX AÉROPLANES ALLEMANDS ONT ÉTÉ ABATUS EN COMBATS AÉRIENS ET QUATRE AUTRES CONTRAINTS D'ATTERIRIR DESEMPARÉS. SIX DES NOTRES NE SONT PAS RENTRÉS.

Front belge

Au cours des quarante-huit heures écoulées, notre artillerie a effectué des tirs sur les cantonnements et les communications de l'ennemi, en riposte à des bombardements dirigés vers des établissements similaires de notre front.

DERNIÈRE HEURE 5 HEURES DU MATIN

LE COMTE CZERNIN NE PEUT S'EMPÊCHER DE PARLER ENCORE DE LA PAIX

Il s'étend avec complaisance sur les dispositions pacifiques de l'Autriche, mais il rejette toute indemnité et ne craint pas d'ajouter : « Notre situation militaire sera meilleure dans un an qu'aujourd'hui » !

BALE, 3 octobre. — On mande de Budapest :

Au cours d'un dîner offert par le président du Conseil des ministres hongrois au ministre des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie qui lui rendait visite, M. Weckerle a prié le comte Czernin d'exposer ses idées sur la situation extérieure.

Déclatant à cette invitation, le comte Czernin a fait les déclarations suivantes sur la situation politique.

Après avoir d'abord fait ressortir combien la situation militaire des alliés était bonne, il a dit :

— On prête à M. de Talleyrand la phrase que « les mots n'existent que pour servir à déguiser la pensée ». Il est possible que cette phrase ait été exacte pour la diplomatie de son temps, mais, aujourd'hui, il est difficile de prononcer une phrase qui soit plus inexacte.

« Les millions d'hommes qui combattent dans les tranchées ou à l'intérieur veulent savoir pourquoi et dans quel but ils se battent ; ils ont le droit de savoir pourquoi la paix, que tout le monde désire, n'est pas encore là. »

Lorsque j'ai pris mes fonctions, j'ai saisi la première occasion pour déclarer ouvertement que nous ne voulions commettre aucune violence, mais que nous n'en supporterions non plus aucune et que nous serions prêts à entrer en pourparlers de paix aussitôt que nos ennemis adopteraient ce point de vue d'une paix d'entente.

« Je ne rétracte rien de ce que j'ai dit, car je suis convaincu qu'une majorité écrasante, ici et en Autriche, approuve mes idées. »

Ceci posé, j'éprouve le besoin aujourd'hui de dire un peu en public comment, d'une façon générale, le gouvernement impérial et royal se représente le développement ultérieur du droit européen complètement détruit.

Dans l'ensemble, notre programme de reconstruction du monde, qu'il serait plus exact d'appeler un programme de reconstruction pour un nouvel état de choses dans le monde — a été exposé dans notre réponse à la note du pape.

« Il ne peut donc s'agir pour moi aujourd'hui que de compléter ce programme, et avant tout d'expliquer quelles sont les considérations qui nous ont amenés à poser ces principes qui sont en contradiction complète avec le système actuel. »

Le comte Czernin parla ensuite de la liberté des mers... de la liberté des « hautes mers », puis il déclara :

« Nous n'avons pas fait la guerre pour faire des conquêtes et nous repoussons à toute oppression. Si le désarmement international que nous désirons de tout cœur est adopté par nos ennemis d'aujourd'hui, il devient une réalité que nous n'avons besoin d'aucune garantie territoriale. Nous pouvons, dans ce cas, renoncer à des agrandissements de la monarchie, à condition, bien entendu, que l'ennemi aura complètement évacué nos propres territoires. »

« La question des indemnités que l'Entente remet toujours de nouveau sur le tapis prend un caractère tout particulier quand on songe aux dévastations que ses armées

ont commises en Galicie, en Bukovine, dans le Tyrol, sur l'Isonzo, en Prusse orientale, dans les territoires tures et dans les colonies allemandes. L'Entente a-t-elle de son côté l'intention de nous indemniser de tout ce qu'elle a fait et complètement sur notre mentalité qu'elle espère en des dédommagements unilatéraux ? »

« Ce n'est pas avec des phrases claires et nettes que la guerre se finira ; que n'entendons-nous pas déjà ! Que l'Allemagne se retire anéantie, la monarchie morcelée, puis, on diminuera : on voudrait se contenter de modifier notre situation intérieure. »

« Nos adversaires semblent maintenant se trouver dans une troisième phase en ne parlant plus des conditions qui touchent notre existence et notre droit de disposer de nous-mêmes, de notre vie constitutionnelle, mais en réclamant des rectifications de frontières plus ou moins importantes. »

Et le comte Czernin a conclu ainsi :

« Je crois fermement que, dans un an, notre situation sera encore incomparablement meilleure qu'aujourd'hui, mais je considère que ce serait un crime de prolonger cette guerre un seul jour de plus qu'il n'est nécessaire pour l'intégrité de la monarchie et pour la garantie de l'avenir, afin d'obtenir des avantages territoriaux ou matériels quelconques. »

C'est uniquement pour cette raison que, je fus et que je suis pour une paix d'entente, encore aujourd'hui, mais si nos ennemis ne veulent pas entendre, s'ils nous obligent à continuer ce meurtre, nous nous réservons de revoir notre programme de conditions. »

Un article de M. Charles Humbert

M. Charles Humbert publie ce matin, dans le Journal, un long article où il expose en détails ce qu'il s'est passé au Journal depuis le moment où M. Henri Letellier en abandonna la direction. Voici la conclusion et le résumé de cet article.

Pourquoi ai-je eu besoin des millions de Bolo ?

J'en ai eu besoin parce que le Journal avait été vendu, parce que l'unique souci de ses acheteurs avait été de me fermer la bouche, et parce que j'ai dû, pour me maintenir et continuer mon œuvre, payer précipitamment la valeur des actions représentant, comme disent les Américains, le « contrôle » de l'affaire.

Les fonds de Bolo ont servi d'abord à rembourser à mon compte à la banque Morgan le premier versement d'un million que j'avais fait, de mes derniers personnels, à la famille Lenoir : pour le surplus, quatre millions et demi, ils sont passés directement des coffres des banques parisiennes où ils avaient été déposés dans ceux de M. Brunet, avoué et conseil judiciaire de M. Pierre Lenoir.

Quant aux onze cents actions, objet de la transaction, elles sont restées dans le coffre du Crédit Lyonnais, où je les avais fait déposer à mon nom, qu'elles n'ont jamais quitté, et d'où je jure qu'aucune influence ne les fera sortir, tant que durera la guerre. Voilà.

JELLINECK-MERCÉDÈS VIENT D'ÊTRE ARRÊTÉ A GENÈVE

Il est inculpé d'espionnage au bénéfice des Empires centraux.

BERNE, 3 octobre. — Jellineck, principal actionnaire de la Compagnie des automobiles Mercedes, qui avait été arrêté, mardi après-midi, à Genève, et qui se trouve actuellement dans un état de santé très précaire, a demandé au juge d'instruction fédéral d'être remis en liberté provisoire sous caution.

Après un examen médical des plus sérieux, le juge, M. Pahud, a fait droit à cette requête et a signé la mise en liberté provisoire de l'inculpé sous caution de 20.000 fr. (Radio.)

Le Petit Parisien reçoit la dépêche suivante :
GENÈVE, 3 octobre. — Jellineck-Mercédès a été interrogé très longtemps par le juge fédéral. Il est inculpé d'espionnage au profit des empires centraux.

Jellineck-Mercédès, qui était arrivé à Genève en 1914, était descendu à l'hôtel National, où il s'était entouré de nombreux sténodactylographes, car il n'écrivait jamais rien lui-même. Il avait gardé aussi auprès de lui, en qualité de secrétaire, Mlle de Joly, sœur du préfet des Alpes-Maritimes.

Jellineck-Mercédès, qui était encore couché lorsque la police pénétra dans son appartement pour perquisitionner, manifesta un vif émoi. De nombreux documents furent saisis. L'ancien consul général s'habilla sous la surveillance de deux agents qui restèrent encore auprès de lui pendant son déjeuner, avant de le conduire devant le juge d'instruction.

On sait que Jellineck-Mercédès avait de gros intérêts dans l'hôtel Astoria de Paris, où le bailli projetait de dîner en septembre 1914. Il est le fondateur d'une maison d'automobiles autrichienne qui porte son nom.

Jellineck-Mercédès a participé derrière une cloison à certaine conférence financière qui fut tenue récemment à l'hôtel National sous la présidence du fameux banquier Rosenberg.

Un as canadien : Bishop

Au cours de 112 vols, il a abattu 47 appareils

LONDRES, 3 octobre. — La presse anglaise est depuis quelque temps remplie de ses exploits. Il s'appelle Bishop, et naquit à Owen-Sound, dans l'Ontario, où son père, Canadien anglais, est receveur de l'enregistrement.

Sorti de l'école militaire de Kingston juste avant la guerre, il vint en Europe comme engagé volontaire dans la cavalerie. Quelques mois après, fatigué de son inaction, il



LE CAPITAINE W.-A. BISHOP

passait dans l'aviation. Il commande aujourd'hui une aile d'escadron sur le front occidental.

Le lieutenant Bishop a, au cours de 112 vols, abattu 47 appareils allemands. La justice de son tir est extraordinaire. Un de ses exercices favoris est de voler à plusieurs kilomètres derrière les lignes allemandes, et, plongeant tout à coup à quelques mètres du sol, d'attaquer à la mitrailleuse l'infanterie en marche, les trains, etc... Contrairement à la plupart des « as », il n'est pas fataliste. Il a, au contraire, une foi illimitée en sa bonne fortune. Une de ses maximes est que l'aviateur qui réussit à voir le premier l'adversaire a déjà bataille à demi gagnée. (Radio.)

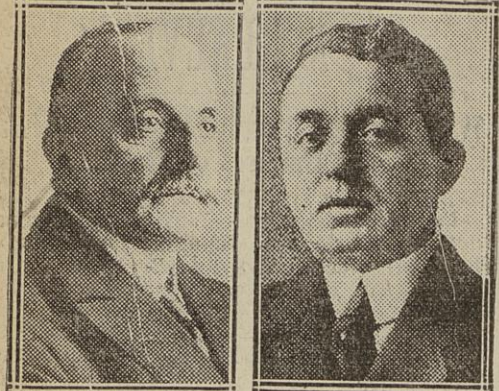
Bourse de Paris du 3 octobre 1917

| VALEURS | Cours précédent | Cours du jour | VALEURS | Cours précédent | Cours du jour |
|------------------|-----------------|---------------|---------|-----------------|---------------|
| PARQUET | | | | | |
| 5 0/0 non libéré | 88 30 | 88 35 | 1000 | 203 | 203 |
| 3 0/0 amort. | 88 30 | 88 35 | 1000 | 203 | 203 |
| 3 0/0 ann. | 88 30 | 88 35 | 1000 | 203 | 203 |
| 3 1/2 | 88 30 | 88 35 | 1000 | 203 | 203 |
| 1917 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1918 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1919 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1920 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1921 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1922 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1923 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1924 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1925 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1926 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1927 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1928 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1929 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1930 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1931 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1932 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1933 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1934 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1935 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1936 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1937 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1938 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1939 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1940 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1941 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1942 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1943 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1944 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1945 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1946 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1947 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1948 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1949 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1950 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1951 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1952 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1953 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1954 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1955 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1956 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 203 |
| 1957 5 % | 500 | 500 | 1000 | 203 | 2 |

M. LAHOVARY QUITTE PARIS

M. Alex.-Em. Lahovary, ministre plénipotentiaire de Roumanie à Paris, prendra prochainement à Rome la direction de la légation de Roumanie, en remplacement du prince Ghika.

C'est M. Victor Antonesco, ancien ministre dans le cabinet Brătianu qui fut reconstitué



M. LAHOVARY

M. ANTONESCO

lors de l'entrée en guerre de la Roumanie, qui remplacera à Paris M. Lahovary.

Le départ de M. Lahovary, qui fit ses études en France et qui représentait la Roumanie à Paris depuis neuf ans, sera vivement regretté de tous ceux qui furent témoins de son activité. On sait que celle-ci s'est toujours dépensée en faveur de l'intervention de son pays aux côtés de l'Entente, intervention qui se réalisa en août 1916. A Rome, M. Lahovary retrouvera les sympathies qu'il y laissa il y a une vingtaine d'années lorsqu'il abandonna ses fonctions de premier secrétaire de la légation auprès du gouvernement italien.

M. Antonesco, son successeur à Paris, connaît notre pays pour y avoir accompli plusieurs missions depuis le début de la guerre.

LES COURS

— S. M. le roi d'Espagne a reçu, au Palais de Miramar, une délégation de la Société "La Voie de Bayonne-Biarritz", venue pour remettre au souverain une plaque artistique signée d'un de nos meilleurs maîtres, en témoignage de reconnaissance au roi, président d'honneur de la Société, pour son intervention si généreuse en faveur des Français soldats et civils internés en Allemagne.

CORPS DIPLOMATIQUE

— L'hon. Maurice Egan, ministre des Etats-Unis au Danemark, ayant subi une grave opération dont il est à présent complètement rétabli, part pour deux mois en Amérique.

CERCLES

— Scrutin de ballottage, avant-hier, au Nouveau Cercle de la rue Royale, où l'on a admis membres temporaires M. Basily, conseiller de l'ambassade de Russie, présenté par le baron de La Grange O' Tard et le prince Koudacheff, ainsi que M. Grégoire Iswoisky, sous-lieutenant dans l'armée française, qui avait pour parrains le vicomte d'Hendecourt et le prince Koudacheff.

INFORMATIONS

— Le général anglais Fryberg, blessé une première fois à Anvers en 1914, une seconde fois en 1915, vient de l'être une troisième fois à Beaucourt (Somme).

— M. Thierry-Mallet se rendra prochainement aux Etats-Unis, où il sera attaché au service du train des équipages de l'armée américaine. M. Mallet, mobilisé dès le début de la guerre, a été blessé trois fois. On annonce que l'aviateur Georges Carpentier, le boxeur bien connu, et le sous-lieutenant Navarre, un de nos "as" fameux, s'embarqueront en même temps que M. Mallet.

— M. Charles Holman Black, délégué de la Croix-Rouge américaine, a quitté Paris hier pour visiter les soldats du front de l'Aisne et leur distribuer des paquets.

NAISSANCES

— Mme Pigneyrol, née Raffard, femme de l'inspecteur des finances, a heureusement mis au monde une fille : Hélène.

— A Brézé, Mme Louis Hue, née Morel, vient de donner le jour à une fille qui a reçu le prénom de Béatrix.

MARIAGES

— A Neuilly-sur-Seine vient d'être célébré, dans la plus stricte intimité, le mariage de notre excellent confrère M. André Tudesq avec Mlle Raymond Banès.

DEUILS

— La comtesse de Verthamon, née Beau-poil de Saint-Aulaire, dont la mort a été annoncée ces jours derniers à Périgueux, était la veuve du glorieux zouave pontifical tué le 2 décembre 1870 à Patay, où il portait la bannière du Sacré-Cœur, qui lui avait été remise quelques instants auparavant par le général de Charette.

Nous apprenons la mort :

Du peintre Armand Berton, chevalier de la Légion d'honneur, qui fut l'un des fondateurs de la Société nationale des Beaux-Arts.

SANTÉ FORCE

rapidement

obtenues par l'emploi du

VIN DE VIAL

Son heureuse composition

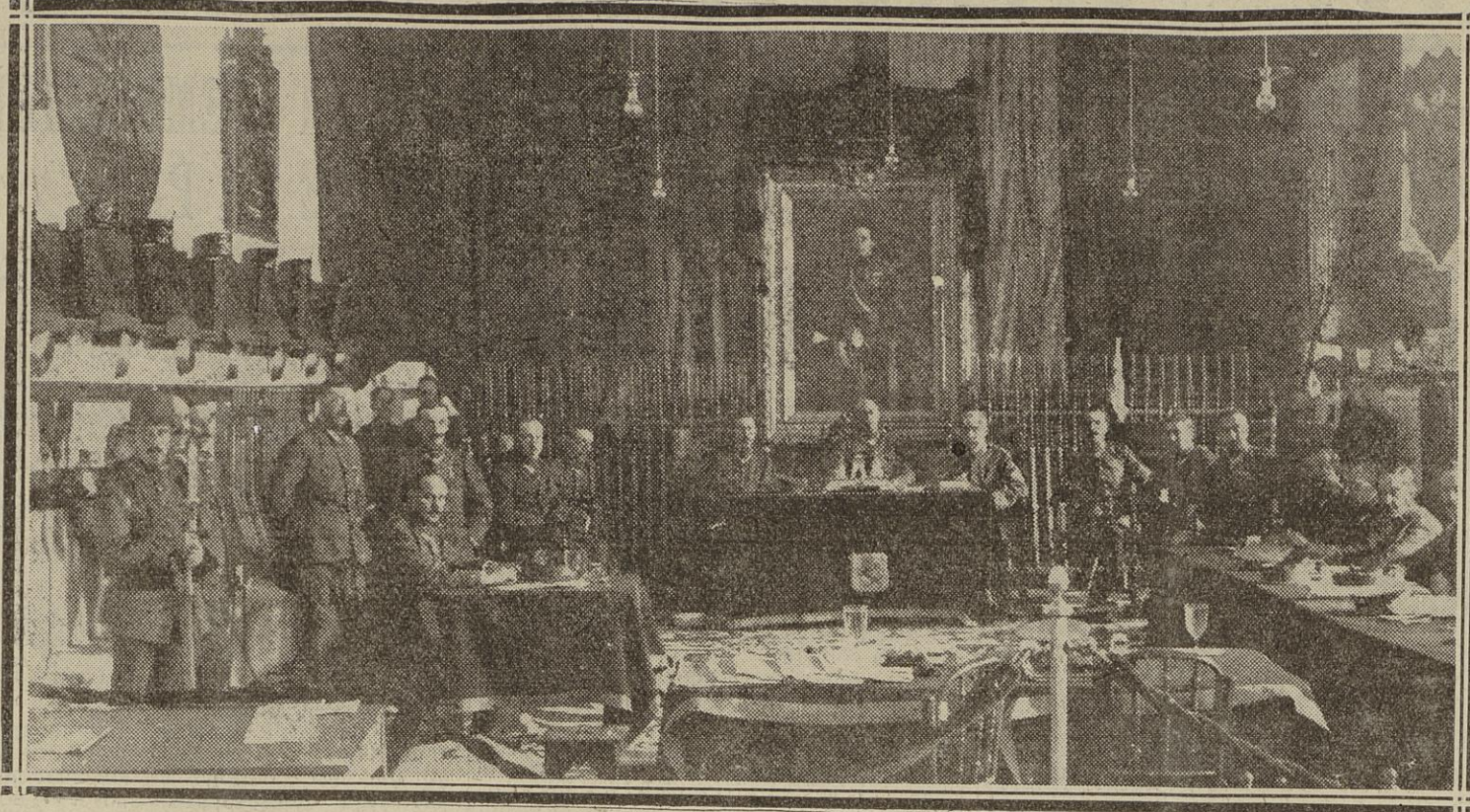
Quina, Viande

Lacto-Phosphate de Chaux

En fait le plus puissant des fortifiants

Il convient aux Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants et toutes personnes débiles et délicates.

DANS TOUTES PHARMACIES



CE TRIBUNAL MILITAIRE EST CHARGÉ DE JUGER LES GRÉVISTES ARRÊTÉS

On se souvient que de graves troubles éclatèrent dans toute l'Espagne, provoqués par les révolutionnaires qui proclamèrent la grève générale. Les conseils de guerre ont été chargés de juger les émeutiers arrêtés. Voici le tribunal militaire qui vient de se réunir à Madrid, à la caserne Saint-François.

B L O C - N O T E S

Il y a une question de Palestine. La Palestine, comme on le sait, est une partie, une enclave de la Syrie. Si les choses tournent comme elles doivent tourner, comme la diplomatie alliée et M. Wilson sont sûrs qu'elles tourneront, les régions chrétiennes de l'Asie antérieure échapperont définitivement à la domination musulmane de la Turquie ; et la Syrie, placée depuis des siècles sous la protection morale et intellectuelle de la France, la Syrie dont toute la population, même la partie arabe, appelle ce moment de tous ses vœux, est destinée à nouer avec nous des liens plus précis.

Mais il y a des gens — ce sont les sionistes — qui rêvent pour la Palestine un sort différent de la Syrie : ils veulent en faire un royaume juif, tout simplement. Après une éclipse de plusieurs millénaires, le royaume de Juda ressusciterait. Les juifs auraient une patrie. Tous n'iraient pas, certes : le sionisme ne recrute guère ses adhérents que parmi les juifs pauvres, et restés très fidèles à leur foi, de Pologne et de Galicie ; les juifs occidentaux sont en grande majorité antisionistes ; mais cela leur servirait à tous de point d'appui. Voilà ce que disent les promoteurs du projet. Et ces promoteurs existent, même en France. Je les ai vus, ils sont venus m'entretenir de leur grand rêve.

Dans un livre très clair et très sensé, l'Orient méditerranéen, M. André Duboscq dit savoir qu'à un moment donné ce projet paraît avoir eu l'assentiment de la diplomatie des Etats-Unis. L'ambassadeur de nos nouveaux alliés à Constantinople, M. Morgenthau, aurait entamé, avant la guerre, des négociations avec les ministres turcs au sujet de la création d'une Palestine juive autonome. On raconte même qu'il y eut, de la part de ces ministres, le demi-engagement d'accorder des concessions pour l'aménagement du port de Jaffa, l'amélioration des voies de communication, la construction d'hôtels, et de laisser ériger dans l'ancien pays cananéen et phénicien une petite république quasi indépendante, peuplée de juifs immigrés.

M. André Duboscq fait remarquer, avec beaucoup de justesse, qu'une telle solution comblerait tous les desirs de l'Allemagne, surtout si elle sentait le reste de l'Asie Mineure lui échapper : et cela seul a dû suffire pour modifier l'opinion du président Wilson à l'égard du projet. Les juifs qui émigreraient en Palestine, en effet, parlent un dialecte allemand, le yiddish. Par conséquent, créer une république ou un royaume juif en Palestine, ce serait laisser s'y établir une sphère d'influence allemande. Les Allemands le savent bien : avant la guerre, ils ont fait tous leurs efforts pour que les écoles juives de Palestine enseignassent, avec l'hébreu, le yiddish comme langue européenne, à la place du français, qui avait jusqu'alors toutes les faveurs ; et les membres du bureau de l'Alliance israélite, à Paris, ont protesté énergiquement contre cette tentative perfide.

Qu'on internationalise Jérusalem et les lieux saints, rien de mieux. Jérusalem fait partie du patrimoine commun des chrétiens et des juifs. Il y plane les deux ombres de Salomon et de Jésus. Mais la Palestine même forme un tout indivisible avec le reste de la Syrie ; on ne saurait l'en détacher. « Sans la Palestine, dit M. André Duboscq, l'héritage même de la Syrie se trouve à la fois diminué sans compensation et directement menacé. » Il a cent fois raison.

Pierre MILLE.

« Croquer la meringue »

Cette expression vient de prendre naissance dans les thés.

Vous avez certainement remarqué que les nouvelles pâtisseries sont le triomphe de la meringue. Meringues blanches, roses, crème, il y en a pour toutes les gourmandises.

Or, la meringue est très friable, et il est difficile de la manger avec élégance. Une dame est toujours un peu ridicule lorsque la « bouchée de meringue » qu'elle porte à ses lèvres dans une petite cuiller s'émiette au premier coup de dent dans le creux de son corsage. L'effet du potin le plus piquant en est coupé.

Ce petit désagrément arrive inévitablement aux dames loyales et naïves, incapables de ruser même avec une meringue.

Mais il est de savantes belles qui grignotent la meringue à petits coups de dents si maladroits et si sûrs qu'il n'en tombe pas un brin.

On dit d'une de ces virtuoses : « Elle sait croquer la meringue. »

On reconnaît les enrichies qui débutent dans les thés mondains à ce qu'elles ne savent pas croquer la meringue.

La terrible coquille

A propos de la proposition de M. Lasies concernant la mémoire de Guynemer, il faut rappeler ce souvenir du temps où nous n'avions rien à faire. En ce temps-là, (avant le mois d'août 1914), c'était une grave question de savoir si on enlèverait ou non la croix qui orne le faite du Panthéon. Un député d'extrême-gauche, M. Dejeante, en sa qualité d'ancien chapelier, s'était fait une spécialité de cette question de coiffure, et, chaque année, il demandait l'enlèvement de la croix, qui offusquait sa libre pensée.

Mais, lui disait-on, c'est un travail très délicat, qui coûterait une soixantaine de mille francs.

Qu'importe, répondait-il avec toute l'ardeur d'un chapelier, faut-il regarder à pareille somme quand il s'agit de faire disparaître un emblème de superstition ?

Un jour qu'il avait tenu toute une séance à traiter ce sujet, un journaliste en rendit compte sous ce titre : « M. Dejeante et la croix du Panthéon ». Mais ce journaliste avait une mauvaise écriture, si bien que le lendemain on pouvait lire en tête de son article : « M. Dejeante et sa voix de panthère ».

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'une personne qui avait assisté à la séance disait :

— C'est pourtant vrai que, quand il parle de certaines choses, il a une voix de panthère, et même de panthère amoureuse.

Revisions l'Histoire

Il n'est pas un professeur ou un manuel d'histoire qui nous ait caché dans notre jeunesse que la plus grande gloire de Turin, ministre de Louis XVI, fut la suppression des douanes intérieures.

Or, si vous étudiez les moyens employés par nos préfets pour assurer la vie à leurs administrés depuis la guerre, vous voyez que plusieurs n'ont rien trouvé de mieux que d'empêcher, par un procédé ou un autre, les denrées locales de sortir du département.

Grâce à ce système, ils ont réussi à éviter les réclamations trop vives d'électeurs affamés, et ils sont considérés par le ministre et les parlementaires du cru comme d'excellents préfets.

Mais qu'est-ce donc qu'empêcher les denrées de sortir d'un département pour aller dans un département voisin, sinon établir des douanes intérieures ?

Et voilà qui prouve qu'en administration, pas plus qu'en autre chose, il n'y a rien d'absolu.

Pour M. Dalimier

Tous les jardins de Paris ont été soigneusement entretenus cette année, même ceux des quartiers les plus éloignés du centre — de la place d'Italie, du square Parmentier, par exemple.

Pourquoi faut-il que le jardin du Louvre, celui qui s'étend devant la colonnade, face à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, et longe, ensuite la rue de Rivoli, soit laissé dans un complet état d'abandon ? Ce n'est plus un jardin, en effet : c'est quelque chose comme un maquis où aucun être humain n'aurait passé depuis des années.

Et c'est en plein centre de Paris que ce spectacle est offert à l'admiration des étrangers. N'y a-t-il pas là une négligence inexplicable ?

Il nous suffira, pensons-nous, de l'avoir signalée à M. Dalimier, notre aimable surintendant des Beaux-Arts, que rien de ce qui touche à la beauté de Paris ne saurait laisser indifférent.

Les jours se suivent...

Il faisait trop beau avant-hier, cela ne pouvait pas durer. En effet, dès sept heures du soir, des gouttes commencent à tomber, menaçant d'un orage. A cette heure-là, les députés sortaient de la Chambre et, comme ils étaient venus avec leur canne, ils regrettaient une fois de plus de n'avoir pas exigé que le Métro ouvrit une de ses bouches hospitalières — en plein Palais-Bourbon. On y avait songé, paraît-il, mais on a craint que cette bouchée ne servit un jour à vomir des torrents d'émeutiers, et on y a renoncé.

Devant l'assombrissement du ciel, il n'y avait qu'à se précipiter à nouveau chez le

météorologiste pour lui demander comment il expliquait ce phénomène. Il nous reçut d'une façon charmante, et, après avoir bien écouté notre question, il prit un air grave pour nous dire :

— Je l'explique par un axiome que je m'honore d'avoir découvert. Cet axiome, c'est : « Après le beau temps, la pluie... »

— Mais, pardon, il nous semble avoir déjà entendu quelque chose de semblable.

— Oui, dit le météorologiste, mais c'était tout le contraire. Oh ! il s'agit d'un très vieux proverbe : « Après la pluie, le beau temps ». Je n'ai fait que le retourner.

Et il ajouta avec beaucoup de condescendance :

— Voyez-vous, c'est ce que les météorologistes ont trouvé de plus fort jusqu'à aujourd'hui.

Le contenant et le contenu

Une aimable lectrice nous demande de prier les fabricants de la fameuse chaussure nationale de lui donner une forme rationnelle, c'est-à-dire pareille à celle du pied.

Elle remarque tout justement que la chaussure doit être faite pour le pied, et non le pied pour la chaussure ; et elle croit que c'est à la forme déraisonnable des chaussures que tant de pieds doivent ces cors, durillons, oignons qui les transforment si vilainement et si douloureusement en petits jardins potagers.

Mais, madame, n'avez-vous jamais constaté que le pied est un organe essentiellement malléable, et que, pour la honte de l'humanité, il y a une infinité de pieds d'une forme tout à fait disgracieuse ? Dès lors, n'est-il pas logique de se servir de la malléabilité pour corriger l'autre qualité ?

D'ailleurs, êtes-vous sûre que la chaussure soit la seule cause des cors et autres durillons ? Avez-vous jamais regardé un pied habillé à la mode, ou seulement chaussé de sandales, chaussures les plus rationnelles qui soient ? Il a aussi des durillons, mais ils ne sont pas placés aux mêmes endroits.

Et regardez même les sandales, celles, par exemple, des disciples de M. Raymond Duncanson. Croyez-vous qu'elles épousent réellement la forme du pied ?

Et enfin, madame, combien selon vous y aurait-il de femmes disposées à porter une chaussure tout à fait calquée sur leur pied et êtes-vous sûre que le fabricant qui s'avisait de lancer cette chaussure-là ne risquerait pas de faire faillite ?

Les sages

— Moi, je vais au Bois chaque matin.

— Vous montez à cheval ?

— Non.

— Vous promenez vos chiens ?

— Non, je pêche à la ligne.

Ils sont une centaine, peut-être plusieurs centaines de sages, qui aiment à tremper du fil dans l'eau et qui préfèrent les ondes calmes des lacs aux eaux trompeuses des rivières. Quel plus charmant paysage que celui du bois de Boulogne pour rêver tout en pêchant une friture ? Ils ont tous des attirails perfectionnés, car il faut être un pêcheur endurci pour connaître ce filon. Ils arrivent dès le petit matin, les uns chaque jour, les autres seulement le dimanche ; ils prennent une chaise, la posent au bord de l'eau, amorcent, installent un support pour que leur ligne ne les fatigue pas, et les voilà heureux jusqu'à une heure de l'après-midi, heure où réglementairement la pêche est finie.

Parfois, ils « en » prennent ; parfois, ils n'« en » prennent pas.

Parfois, ils s'en retournent courbés sous leurs ustensiles ; d'autres fois, la pêche finie, ils sont rejoints par leur femme et leurs enfants, et on dîne en commun sur l'herbe.

Jamais, parmi ces sages, on n'entend raconter de ces aimables médisances qui défraient les conversations des élégants cavaliers et des sveltes amazones.

Et, de plus, leur calme passion a un avantage : elle rapporte à la Ville de Paris une aimable recette d'environ quatre mille francs par an.

Au contraire, les chevaux nécessitent de continuelles et coûteuses remises en état des chemins.

Qui s'occupe pourtant des pêcheurs à la ligne du Bois ?

LE PONT DES ARTS

Le pauvre Paul Acker, mort de si malheureuse façon en service commandé, laisse un roman fini, intitulé : *Entre deux rives*. Ce roman paraîtra dans quelques jours.

LE VEILLEUR.

LE "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC anciennes

La générale de ce soir. — A la dernière minute, le théâtre Edouard-VII a été obligé, hier, de remettre à ce soir la générale du spectacle que nous avons annoncé.

Comédie-Française. — Ayant à son répertoire deux *Andromaque*, celle de Racine et celle du grand tragique grec, l'administration de la Comédie-Française, d'accord avec MM. Silvain et Joubert, les traducteurs d'Euripide, a décidé que cette dernière prendrait le titre de *Andromaque et Pélée*.

La seconde représentation de cette œuvre qui vient d'obtenir un si vif succès aura lieu samedi soir.

NOUVEAU-CIRQUE

251, rue Saint-Honoré
AUJOURD'HUI MATINÉE ET SOIRÉE
FORMIDABLE PROGRAMME

Cet après-midi :

Comédie-Française, 1 h. 30, *Le Dépit amoureux*, *Horace*, *Les Précieuses Ridicules*.

Opéra-Comique, 1 h. 30, *Mireille*.

Gaité-Lyrique, 2 h. 30, *Les Diamants de la couronne*.

Trion-Lyrique, 2 h. 15, *Giroflé-Girofla*.

A l'Odéon et sur les autres scènes, sauf à la Scala, même spectacle que le soir.

Ce soir :

Comédie-Française, 8 h. 15, *L'Élévation*.

Opéra-Comique, 7 h. 30, *Louise*.

Odéon, 7 h. 45, *L'Affaire des Poisons*.

Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, *L'Unionniste* (Sacha Guitry).

Variétés, 8 h. 15, *La Femme de son mari*.

Gymnase, 8 h. 30, *Petite Reine*.

Vauvilliers, 8 h., *La Revue*.

Châtelet, 8 h., mardi, mercredi, jeudi, samedi, dimanche, 2 h., jeudi et dimanche, *Le Tour du monde en 80 jours*.

Palais-Royal, 8 h., *Madame et son filleul*.

Gaité-Lyrique, 8 h., *Lucie de Lammermoor*.

Trion-Lyrique, 8 h., *La Petite Marée*.

Ambigu, 8 h., *Le Système D.*

Antoine, 8 h. 25, M. Bourdin, *profiteur*.

Athénée, 8 h., *Mon œuvre*.

Grand-Guignol, 8 h. 30, *La Grande Epouvante*.

Michel, 8 h. 30, *Plus ça change...*

Th. Réjane, 8 h. 30, *Une Revue chez Réjane*.

Renaissance, 8 h. 30, *Vous n'avez rien à déclarer ?*

Sarah-Bernhardt, 8 h. 15, *Vautrin*.

Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, *Montmartre*.

Cluny, 8 h. 45, *Les Deux Vestales*.

Edouard-VII, 8 h. 30, *Le Feu du voisin, la Jeune fille au bain* (répétition générale).

Femina, 8 h. 45, *Sappho*.

Scala, 8 h., *Occupe-toi d'Amélie*.

Ba-Ta-Clan, aujourd'hui, mardi et jeudi, *La Revue aux Mistinguett et Chevalier*. Loc. Roquette 30-12.

Nouveau-Cirque, tous les soirs, sauf lundi, à 8 h. 30 ; matinées jeudis, samedis, dimanches et fêtes, à 2 h.

MUSIC-HALLS

Olympia, tous les soirs. Mat. vendredi et dim.

CINEMAS

Gaumont-Palace, 2 h. 15 et 8 h. 15. *Les Cœurs damnés*. Loc. 4, r. Forest, 10 à 12 et 15 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

La mission de M. Franklin-Bouillon

La commission des affaires extérieures a entendu, hier, M. Franklin-Bouillon, ministre d'Etat, qui a exposé les résultats de la mission qu'il vient de remplir aux Etats-Unis. M. Franklin-Bouillon a donné des renseignements sur l'énorme effort qu'accomplissent nos alliés américains en vue de la guerre et aussi sur la constitution de l'armée polonaise et de l'armée tchèque.

Le retour à l'heure normale

L'heure normale sera rétablie le 7 octobre. Le ministère des Travaux Publics, dans une note qu'il communique, nous informe que les compagnies de chemin de fer ont prévu les mesures nécessaires pour le retour à l'heure normale. Dans la nuit du 6 au 7 octobre, à une heure, les aiguilles des horloges seront retardées d'une heure, c'est-à-dire ramenées de une heure à 0 heure.

Le chocolat et les biscuits

M. Maurice Long a reçu hier matin une délégation des chocolatiers. Il leur a fait part de l'obligation où il se trouvait de réduire de 50 % les quantités de sucre allouées pour les produits de fantaisie.

M. Long a reçu également une délégation des biscuitiers.

Le suffrage des femmes en Hongrie

ZURICH, 3 octobre. — Un télégramme de Budapest annonce que M. Vassonyi, le ministre chargé de la réforme électorale, déposera son projet en automne prochain.

Certaines catégories de femmes seront comprises dans la liste électorale, notamment les veuves de la guerre, les femmes pourvues de diplômes, celles placées à la tête d'une affaire commerciale ou industrielle.

On croit que ces mesures donneront le droit de vote à 300.000 femmes environ.

GLYCOMIEL

Guide à base de Glycérine et de Miel anglais. Souverain contre les rougeurs de la Peau. Tubes 0.90 et 1.50 francs. 37, r. Poissonnière, Paris.

JE GUERIS LA HERNIE

Nouvelle Méthode de Ch. Courtois, Spécialiste, 30, Faubourg Montmartre, 30, Paris (10) le soir, Cabinet ouvert tous les jours de 9 à 11 et de 2 à 4 heures.

CHEMINS LOMBARDS Renseignements gratuits

avec la RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marc, Paris son livre N° 37. GRATIS.

CONSTIPATION Le plus doux, agréable et efficace des laxatifs :

Comprimés DOZIÈRES (2 frs la boîte) Les exiger tels phar. ou eo. Laborat. Dozières, St-Brieux, C.-du-N.

ECONOMISEZ

Dans tous foyers votre Sur tous charbons

CHARBON

La boîte d'essai pour 400 kil. 0.85, Franco par poste 1 fr. LIGNICALOR 16, rue Pigalle, Paris (9^e)

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volmard